

tion et par le sanglot intérieur du cortège s'élèvent jusqu'aux fenêtres des maisons. Un homme debout sur le char, les pieds dans le sang, soulève de temps en temps du monceau des morts le cadavre d'une femme, le montre à la foule et le recouche sur le lit sanglant. A cet aspect la pitié des passants se change en fureur, ils courent s'armer dans leurs maisons. Les rues se vident. Une haie d'hommes armés de fusils marche autour des roues, ils s'enfoncent dans les rues obscures du centre populeux de Paris, vers le carré Saint-Martin ce Mont-Aventin du peuple. Ils frappent de porte en porte pour appeler des combattants nouveaux à la vengeance. Au spectacle de ces victimes reprochées à la royauté, ces quartiers se lèvent, courent aux cloches, sonnent le tocsin, déparent les rues, élèvent et multiplient les barricades. De temps en temps les coups de feu retentissent pour empêcher le sommeil d'assoupir l'anxiété et la colère de la ville. Les cloches portent d'église en église jusqu'aux oreilles du roi aux Tuileries les tintements fébriles précurseurs de l'insurrection du lendemain.

---

## LIVRE TROISIÈME.

---

### I.

Pendant que le soulèvement excité par la vengeance et favorisé par la nuit, s'étendait dans tout Paris, le roi réfléchissait aux sons du tocsin, aux moyens de calmer le peuple et de comprimer la révolution dans laquelle il ne voulait voir encore qu'une émeute. L'abdication de son système de politique extérieure personnifié dans M. Guizot, dans M. Duchâtel et dans la majorité des chambres, entièrement acquises à ses intérêts, devait lui sembler plus qu'une abdication de sa couronne. C'était l'abdication de sa pensée, de sa sagesse, de son auréole d'infailibilité, aux yeux de l'Europe, de sa famille, de son peuple à ses propres yeux. Céder un trône à la fortune contraire, c'est peu pour une grande âme. Céder sa renommée et son autorité morale à l'opinion triomphante et à l'histoire implacable, c'est l'effort le plus douloureux à obtenir du cœur de l'homme, car c'est l'effort qui le brise et qui l'humilie. Mais le roi n'était pas de ces na-

tures téméraires et sanguinaires qui jouent de sang-froid la vie d'un peuple, contre la satisfaction de leur orgueil. il avait beaucoup lu l'histoire, beaucoup pratiqué les événements et leurs conséquences, beaucoup réfléchi. Il ne se dissimulait pas qu'une dynastie qui aurait reconquis Paris par la mitraille et par l'obus, y serait sans cesse assiégée par l'horreur du peuple. Son champ de bataille avait toujours été l'opinion. C'est sur elle qu'il voulait agir. il désirait se réconcilier promptement avec elle par des concessions. seulement comme un politique avisé et économe il marchandait avec lui-même et avec l'opinion pour obtenir cette réconciliation au moindre détriment possible de son système et de sa dignité. il croyait avoir bien des degrés de popularité à descendre encore, avant ceux du trône. Le reste de la nuit lui paraissait un espace plus que suffisant pour tromper les exigences de la situation dont le menaçait le jour.

## II.

Dans cette disposition d'esprit le roi attendait M. Molé avec qui il s'était entretenu déjà dans la journée. Les événements de la soirée l'avaient plié à quelque transaction. M. Molé qui était prudence et mesure par nature aurait sans doute trois jours plus tôt proportionné avec justesse ce que deman-

dait la conservation du principe monarchique auquel il avait été attaché toute sa vie, avec ce que commandaient les irritations de l'opinion parlementaire. Mais M. Molé découragé par l'entretien de la matinée précédente ne vint pas.

Le roi alors envoya chercher M. Thiers. ce ministre né avec la royauté de juillet, comblé des faveurs de la couronne, cher au parlement par son éloquence, souvent mécontent, quelquefois agitateur de tribune, jamais irréconciliable, devait son cœur et sa parole aux périls de la dynastie qui l'avait adopté. Retrempé dans une opposition de sept ans, M. Thiers pouvait ramener au roi, à des conditions monarchiques, toute cette partie du pays dont le républicanisme n'était que de l'humeur. Le nom de M. Thiers signifiait la victoire de l'opposition sur l'obstination personnelle du roi. Mais il ne signifiait pas une victoire sur la royauté. Imposé déjà au roi en 1840 par une coalition presque séditieuse des différents partis de la chambre, M. Thiers avait montré qu'il n'abuserait pas du triomphe. Maître du roi alors il s'était laissé honorablement vaincre à son tour par le roi. il avait résigné le ministère entre les mains de M. Guizot et des conservateurs, à ce moment où il pouvait forcer le roi à le garder et l'Europe à se bouleverser dans l'intérêt de son ambition. Il n'avait pas voulu être le *Necker* de la dynastie d'Orléans quand l'imprudance

des oppositions coalisées lui avait fait le rôle d'un ministre maître de son maître. Il s'était borné à servir le roi dans sa fausse pensée de placer la royauté dans une citadelle en fortifiant la capitale, et d'agiter diplomatiquement l'Europe jusqu'aux limites extrêmes de la guerre, pour rattacher un peu de popularité belliqueuse à sa cause dans les négociations relatives à l'Orient. Cette conception malheureuse du cabinet français aurait abouti à une retraite du ministère ou à une guerre universelle sans alliés pour la France. M. Thiers qui avait marché résolument à l'abîme de loin, s'était arrêté en le voyant sous ses pieds. Il n'avait pas eu l'obstination criminelle de son erreur. Il avait effacé sa personnalité devant le danger de son pays, il n'avait pas voulu illustrer son nom du sang de l'Europe; ce repentir avait honoré sa chute aux yeux des hommes de bien. Il s'était retiré abaissé dans la pensée des hommes d'État, dépopularisé dans l'esprit des factions extrêmes, mais relevé dans l'estime des hommes impartiaux. C'est ainsi du moins que nous comprîmes son avènement téméraire, son ministère agité, sa retraite honorable. L'histoire doit admettre la conscience dans l'appréciation de l'homme d'État.

### III.

M. Thiers appelé au milieu de la nuit n'hésite

pas à accourir. La Providence semblait l'avoir prédestiné à assister au berceau et aux funérailles de cette monarchie. Au moment où M. Thiers entrait aux Tuileries, M. Guizot était encore avec le roi. L'illusion sur la nature du mouvement et la confiance imperturbable dans la puissance de sa volonté et dans l'infaillibilité de ses desseins ne permettent pas de penser qu'aucun retour sur ses pas, qu'aucun reproche à soi-même, ait fait hésiter même dans ce suprême moment l'âme du ministre. Son dernier acte fut un défi à l'opinion. En se retirant il la provoquait encore. Le roi et le ministre mécontents des dispositions militaires confiées aux mains du général Jacqueminot et du général Tiburce Sébastiani, venaient de signer la nomination du maréchal Bugeaud au commandement militaire de Paris. Le maréchal Bugeaud était alors tout à la fois l'homme de la confiance de l'armée et l'homme de l'impopularité de Paris. son nom était une déclaration de guerre extrême à la transaction.

Simple colonel en 1830, illustré dans ce grade par une bravoure héroïque et par une intelligence instinctive de l'art de la guerre, le maréchal Bugeaud s'était dévoué sans restriction à la nouvelle dynastie. commandant du fort de Blaye, il avait eu pour prisonnière la duchesse de Berri. L'infortunée captive était sortie de prison respec-

tée dans son héroïsme de princesse, mais blessée dans son honneur de femme. Cette divulgation d'une faiblesse de cœur avait servi la politique de la dynastie d'Orléans, mais elle avait contristé la nature. Le maréchal Bugeaud n'avait sans doute ni conseillé ni approuvé cette politique qui foulait aux pieds la famille. Mais il avait eu le malheur de se trouver placé entre son devoir comme soldat et ses sentiments comme homme. On lui avait fait d'une situation un crime.

Un profond ressentiment subsistait contre lui à dater de cette époque, dans l'opinion royaliste. depuis il avait traité disait-on quelques quartiers de Paris en ville assiégée plus qu'en capitale, dans les émeutes qui signalèrent les dernières tentatives du parti républicain. Ce parti n'oubliait jamais le nom du maréchal dans ses imprécations contre les rigueurs monarchiques. mais le commandement général de l'Algérie exercé magistralement pendant cinq ans. la soumission et la pacification de l'Afrique, des campagnes infatigables, une bataille illustrée par le nom d'Isly, l'administration absolue mais détaillée de la province. la sollicitude du père autant que du général pour l'armée, l'amour du soldat, avaient réconcilié la France avec le nom du maréchal Bugeaud. son intelligence avait paru s'élever et s'élargir à la proportion de ses honneurs. Il y avait

dans son extérieur, dans son style, dans sa parole brève qui tranchait sans blesser, une rusticité sensée, une franchise militaire et une autorité de commandement qui imprimaient l'attention aux masses, la confiance aux troupes, la terreur aux ennemis. un tel homme placé la veille à la tête des soixante mille hommes de l'armée de Paris aurait rendu la victoire du peuple ou impossible ou sanglante. appelé au moment où le ministre fléchissait, son nom était un contre-sens avec les concessions. il les rendait suspectes du côté de la royauté, inacceptables du côté du peuple.

## IV.

M. Thiers et M. Guizot se rencontrèrent l'un sortant, l'autre entrant, à la porte du cabinet du roi. L'un et l'autre semblaient appelés inutilement au secours d'un règne que leurs deux politiques avaient également usé.

M. Thiers se chargea de composer un ministère, à la condition que M. Odilon Barrot chef de l'opposition la plus ancienne et la plus large y serait admis. Pour rasseoir le pouvoir monarchique il fallait entièrement le déplacer. Une révolution parlementaire pouvait seule arrêter une révolution

populaire. Le seul instinct du salut commandait cette mesure. Le roi y consentit.

Le nouveau ministre comprit de plus que la nomination du maréchal Bugeaud au commandement général des troupes paraissait désormais une provocation et passionnerait davantage le combat. Il voulait une trêve pour négocier avec l'opinion. Il ordonna la suspension des hostilités pour le lendemain. il rédigea une proclamation au peuple. Cette proclamation envoyée à la police fut affichée avant le jour. Rassuré par ces mesures de pacification qu'il devait croire efficaces M. Thiers se retira.

M. Guizot qui n'était pas sorti du palais rentra dans le cabinet du roi. il y resta une heure encore en entretien intime avec ce prince. On ignore l'objet de cette dernière entrevue entre le prince et son ministre. Ce furent sans doute des prévisions sur l'avenir, plus que des retours sur le passé. les volontés fortes ont des illusions, jamais de repentir. Le génie de M. Guizot était surtout la volonté. cette volonté pouvait être brisée, mais non pliée, même par la main de Dieu.

#### V.

En ce moment Paris semblait assoupi dans le silence et la lassitude. Le tocsin avait cessé de sonner. une armée muette concentrée dans le cœur de

la vieille ville autour du carré Saint-Martin défonçait les rues, amoncelait les pavés ces fortifications de campagne du peuple. d'innombrables barricades s'élevaient partout. des coups de feu se répercutaient de loin en loin aux premières lueurs du jour.

Les Tuileries se réveillent au bruit de la fusillade. La proclamation tardive affichée avec peine dans les quartiers soulevés n'était pas même signée. Le peuple y voit un piège anonyme pour le faire trébucher dans la lutte. Au lieu de se désarmer, il s'arme, se recrute, se rallie, et se groupe ici en attroupements, là en colonne d'action. M. Thiers se rend aux Tuileries pour composer définitivement son ministère.

Les principaux membres de l'opposition constitutionnelle attachés à la liberté par principe, à la royauté par dévouement, s'y trouvent réunis à quelques généraux qui offrent leur épée pour les périls du jour. On y voit successivement arriver le maréchal Gérard vétérans de l'empire attaché de cœur à la personne du roi, conseil et ami des jours difficiles; le général Lamoricière revêtu du prestige que son nom a mérité en Afrique et qui commande une brigade de l'armée de Paris; M. Duvergier de Hauranne homme éminent du parlement dont l'ambition est d'inspirer plutôt que de manier le pouvoir; M. de Rémusat ministre sous M. Thiers;